

Le palais des rêves

Karim Hussain

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hussain, K. (2020). Le palais des rêves. *24 images*, (195), 86–88.

Le palais des rêves

par KARIM HUSSAIN, cinéaste | Traduction de Charlotte Selb



↑ Subconscious Cruelty (2000)

**Nous étions en 1999.
Nous tentions de terminer mon premier
long métrage, *Subconscious Cruelty*.
Ce n'était pas un film facile à faire.**

Nous avons commencé au début de 1994 et tourné sans arrêt pendant un mois, jusqu'à ce que nous soyons à court d'argent. Tous les tournages suivants, avec mon ami et producteur Mitch Davis ainsi qu'un petit groupe d'amis proches, étaient des événements sporadiques qui s'égrenaient un week-end ici et là, avec au milieu des intervalles de plusieurs mois ou années.

C'était du vrai cinéma underground, mais contrairement à aujourd'hui où ce genre de projet se ferait à très bas coût avec un appareil photo numérique, nous tournions en 16mm gonflé par la suite en 35mm, montions sur pellicule, et devions faire face à tous les coûts de base d'une production correctement budgétée. Tout se tournait sans autorisation et suivait une philosophie punk DIY, conformément à l'époque.

Quand advint ce jour fatal de 1999, nous arrivions au bout de cette épreuve, la dernière fin de semaine de tournage. Comme pour tous les films à petit budget, le choix des lieux était essentiel, et nous en avons trouvé un parfait. Mitch et moi étions impliqués dans un festival de films (dont nous taisons le nom) qui se déroulait dans l'une des rares salles de spectacle d'autrefois encore en fonction dans la ville (dont nous taisons aussi le nom). Le sous-sol de ce cinéma était composé d'un incroyable vortex de pièces étranges et abandonnées, de tunnels et de couloirs souterrains surréalistes. L'espace directement sous les sièges du cinéma était particulièrement impressionnant : c'était une salle au plafond penché qui ressemblait à une fresque cauchemardesque, jonchée de copies 35mm très rares.

L'homme responsable de la salle était heureusement un type très sympathique et un vrai fan de cinéma. Il nous autorisa à tourner dans le sous-sol, pour autant que nous ne nommions pas la salle au générique (il était conscient du contenu potentiellement dérangeant du film). Aucun problème. Nous nous mîmes à préparer notre tournage du week-end, qui inclurait des images extravagantes telles qu'une femme avec un cerveau poussant sur son bras, l'ablation d'un ovaire auquel est attaché un œil humain, et deux ou trois autres choses qui manquaient encore pour compléter le film. Il y aurait de la nudité, du sang et du surréalisme, qui composaient le cœur battant de cette production. Pour sûr, pas quelque chose pour les gamins...

Quelle ne fut donc pas notre surprise quand nous arrivâmes au cinéma avec notre équipement de découvrir que la salle et le hall d'entrée grouillaient littéralement d'une horde d'enfants.

Il se trouve que la salle avait été réservée au même moment que notre festival subversif de sexe et de violence tourné au sous-sol pour la première mondiale d'un film pour enfants (dont nous taisons également le nom), où de joyeux pompiers font – j'imagine – de leur mieux pour divertir leur jeune public. Très jeune public. Des bambins.

J'ai récemment fait une recherche sur ce film, qui occupe depuis une position plus discrète dans le zeitgeist culturel. La première critique sur IMDB affirme qu'il s'agit du pire film pour enfants jamais réalisé, ce qui, bien entendu, ne veut rien dire, puisque de nombreux chefs-d'œuvre sont régulièrement démolis sur IMDB. Le *Citizen Kane* du divertissement pour

enfants se cache donc peut-être derrière ce titre...

Tout ce que je sais, c'est que non seulement le film allait être projeté ce jour-là, mais que les acteurs devaient le présenter sur scène, dans leurs costumes amusants et colorés de pompiers. Ces comédiens avaient besoin d'un espace pour se changer et, malheureusement, nous avions déjà réquisitionné le foyer des artistes derrière l'écran pour ajuster le montant de poils pubiens de notre actrice principale avec celui d'un mannequin fabriqué spécialement pour être sa réplique exacte, mais qui révéla finalement une certaine inconsistance pubienne.

Comme notre présence était censée être officieuse et « invisible », mais que nous étions persuadés que le cinéma était tout à nous, nous n'avions pas anticipé ce problème. Je courais d'un bout à l'autre du lobby dans l'espoir de trouver rapidement une solution, lorsque j'entendis un vieil acteur québécois légendaire s'exclamer à personne en particulier : « Ostie que c'est bon pour les kids ! » Certes, mais le tutoriel de coupe de poils pubiens d'une actrice appelée à ressembler au mannequin conçu pour tourner des effets gores s'annonçait nettement moins « bon pour les kids ».

Tout ça se déroulait avant l'arrivée des téléphones cellulaires dans nos vies, et la communication devait donc se faire en personne. Allais-je être capable de parler à la bonne personne avant que les acteurs interprétant les joyeux pompiers ne débarquent dans le foyer des artistes et ne découvrent la coupe pubienne en cours ?

Voilà le genre de choses dont il fallait se préoccuper dans les salles de cinéma dans les années 1990.

J'aperçus fugitivement une tache de couleur vive en entrant dans la salle de cinéma : un petit groupe d'hommes se dirigeait vers le foyer, leurs costumes aveuglants sous le bras. Exactement là où ils ne devaient pas se rendre. Avalant nerveusement, je me ruais vers eux tout en essayant de ne pas me faire remarquer par la foule de marmots grincheux et impatientes, et n'atteignis l'entrée du foyer que bien après la disparition des acteurs.

Trop tard, bien sûr. Il se trouve que ces hommes n'étaient plus juste là pour divertir une marmaille bavarde et divertir par des contes dégoulinants de bouffonneries burlesques, ils démontraient également un intérêt particulier envers les complexités de la coupe pubienne. Alors que l'actrice se couvrait, Mitch mit immédiatement son chapeau de producteur et entreprit de distraire les acteurs par un flot de paroles très rapides.

Nous fûmes découverts. Nous espérons que la salle n'aurait pas de problème, et personne ne semble avoir jamais rien dit. Encore une fois, c'était les années 1990. Tout le monde était préparé à ce genre d'incident.

Alors que nous descendions dans les profondeurs de ce magnifique et bien aimé palais du cinéma pour commettre nos méfaits, nous savions qu'un tout autre film se déroulait au-dessus de nos têtes au même moment, et provoquait peut-être autant de terreur, de malaise et de confusion parmi son public cible, bien que non intentionnellement.

Combattions-nous l'hypocrisie banale du *mainstream* par nos actions ? Qui sait, mais en cette fin de semaine fatidique, nous fîmes de notre mieux, dans le palais des rêves faits de lumière.